

Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE-X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL – N° 208 – SEPTEMBRE 2018 – 1€

Apologie de la Messe en semaine 1

La femme 3

L'Ascension 5

La chèvre de monsieur Seguin 7

Charité bien ordonnée... 8

Jubilé sacerdotal du Père Jean 10

Chronique du prieuré 12

Prieuré Saint-Jean-Eudes
1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fsspx.fr

Apologie de la Messe en semaine

Si l'on nous annonçait que demain la Banque de France ouvrait ses coffre-forts pour distribuer sans compter ses lingots à qui viendrait les chercher, nous comprendrions mal comment quelqu'un éviterait de se rendre à la distribution...

Si nous gardons à l'esprit que le Sacrifice de Notre-Seigneur sur la Croix est ce qu'il y a de plus précieux au monde, que la Messe ne fait que renouveler cet unique Sacrifice pour en appliquer largement les fruits à nos âmes, nous ne comprenons pas pourquoi si peu viennent puiser à cette source infinie de grâces. Il est vrai que les trésors de la Messe ne sont pas aussi « sonnants et trébuchants » que ceux de la Banque de France... Ils sont pourtant autrement précieux, et qui plus est impérissables...

Nos ancêtres dans la foi ont manifesté une immense vénération pour la sainte Messe, ne serait-ce que pour rendre à Dieu l'honneur et l'adoration qui lui sont dus : pensons à tous ces joyaux d'architecture édifiés pour la Messe ! Même en temps de persécution, rien ne les arrêtait pour assister à une Messe : ni la nuit, ni la pauvreté des lieux, ni la clandestinité, ni les menaces de mort... Que l'on pense aux martyrs de la Révolution, aux prêtres réfractaires qui ont pendant des mois célébré, en secret, la sainte Messe dans une maison de Paris, sise juste en face du Tribunal condamnant leurs semblables ! Que l'on songe encore aux catholiques mexicains qui bravaient les perquisitions pour assister au Saint-Sacrifice, ou enfin aux ecclésiastiques détenus dans les prisons communistes qui se procuraient en cachette, au prix d'immenses efforts, quelques miettes de pain et quelques gouttes de vin pour célébrer les saints mystères. Tous ressentaient plus que jamais le besoin d'aller à l'autel de Dieu qui réjouit notre jeunesse[1], d'aller ancrer leur fidélité dans le Sacrifice qui est le véritable principe du martyre[2]. Ces âmes voulaient unir leurs sacrifices au Sang de Notre-Seigneur, et y puiser l'idéal qui doit animer tout catholique ; elles voulaient travailler à l'établissement de la Chrétienté, du règne du Christ sur la société. Voilà pourquoi elles venaient à la Messe, « source première et indispensable du

1. Prières au bas de l'autel
2. Secrète du jeudi de la troisième semaine du Carême

véritable esprit chrétien », pour reprendre les termes de saint Pie X[3].

« Le démon ne se trompe pas, lorsqu'il s'acharne à faire disparaître le Sacrifice. Il sait qu'il attaque l'œuvre de Notre-Seigneur au centre vital, et que toute mésestime de ce Sacrifice entraîne la ruine de tout le catholicisme, dans tous les domaines » [4]. Mesurons la portée de ces paroles ! Il semble bien qu'on y trouve les armes que le diable utilise aujourd'hui contre la sainte Messe.

Dans une première attaque, il vise à détruire le Sacrifice. C'est tout le problème de la nouvelle messe, qui érode pour le moins le caractère propitiatoire de cette action sacrée, et détruit peu à peu la foi des fidèles : foi en la Présence réelle, foi en ce qu'est la Messe, renouvellement du Sacrifice du Calvaire. À ce titre, la nouvelle liturgie est à proprement parler un scandale (même bien célébrée), parce qu'elle pousse à pécher contre la foi. Elle est donc mauvaise, et non pas simplement moins bonne que la Messe de toujours. Il nous est bon de relire les paroles claires, fortes et profondes de Mgr Lefebvre à ce sujet[5], afin de ne pas céder à la lassitude ou au relativisme ambiant, qui tendraient à légitimer la « messe de Lüther » en la proclamant « forme ordinaire » d'un unique rite romain, dont la Messe de toujours ne serait que la « forme extraordinaire » ... Ne nous laissons pas piéger par les termes ! Souvenons-nous enfin de ce qu'exposait Mgr Lefebvre en 1979, lors de son jubilé sacerdotal : les communistes en Pologne empêchaient les catholiques d'assister à la Messe de toujours, mais non à la nouvelle messe... Les ennemis acharnés de la sainte Église connaîtraient-ils mieux que nous le trésor de notre liturgie traditionnelle ? Dans ce combat, il ne s'agit pas de tomber dans l'aigreur et l'amertume. Au contraire, plus les attaques se font sournoises et subtiles, plus notre amour pour la Messe de toujours doit augmenter ! S'il y a en effet un tel acharnement de la part de l'enfer contre la sainte Messe, ce n'est pas sans raison !

La deuxième attaque du diable consiste à tout faire pour causer en nous la mésestime du Saint-Sacrifice, sinon en notre foi (c'était le piège précédent), du moins en pratique. Ne trouvons-nous pas en effet toutes les raisons, plus ou moins bonnes, qui nous empêchent d'assister souvent à la Messe : distance, occupations incessantes, soucis de tout genre ? Notre monde actuel sait fort bien nous accabler en ce domaine... Il y a là un excellent moyen de nous faire perdre de vue l'essentiel, le but de notre vie, en nous distrayant perpétuellement. Et l'adage se réalise à nouveau : « À force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit » ...

Concrètement, que pouvons-nous faire pour vivre de la sainte Messe, et en faire vivre nos familles ? Il nous faut bien sûr la connaître pour l'aimer, mieux connaître Notre-Seigneur et sa Passion pour mieux s'unir à Lui dans le renouvellement de son Sacrifice. Il faut aussi venir de temps à autre à la Messe en semaine : grandes fêtes de l'Église, événements personnels ou familiaux (fêtes, anniversaires...), grâces à demander... tout devient occasion d'aller à la source première et indispensable du véritable esprit chrétien. C'est en forgeant qu'on devient forgeron ; c'est en venant souvent à la Messe qu'on y prendra goût. Nous vivrons ainsi au rythme de la liturgie, qui est une anticipation de la vie éternelle. N'oublions pas enfin que nous sommes corps et âme. Il est bon que le corps s'unisse à la joie de l'âme : air de fête dans la maison, repas un peu amélioré... C'est ainsi que les enfants aimeront aller à la Messe, qui pour eux deviendra synonyme de jour de fête. Alors peu à peu ils apprendront à s'y rendre pour mêler leurs sacrifices au Calice sacré, et unir toujours plus leur vie à celle du divin Crucifié.

La fréquentation assidue de la Messe en semaine est une excellente pratique apte à faire refleurir le véritable esprit chrétien, prélude de la Chrétienté : « C'est de la Croix aussi que la grâce du mariage, reçue au sacrifice de la Messe, construira la Chrétienté ou le règne social de Jésus crucifié, dans la famille et la société. La Chrétienté, c'est la société vivant à l'ombre de la Croix, de l'église paroissiale construite en croix, surmontée de la croix, abritant l'autel du Calvaire renouvelé quotidiennement, où les âmes viennent naître à la grâce et l'entretiennent, par le ministère des prêtres, qui sont d'autres Christs.[6] »



3. Motu Proprio *Tra le Sollicitudine*, du 22 novembre 1903
4. Mgr Lefebvre, *Itinéraire spirituel*, p. 76-77
5. Cf. *Le Petit Eudiste* n°, du printemps 2017
6. Mgr Lefebvre, *Itinéraire spirituel*, p. 78

La femme

Par l'abbé Philippe Nansenet

Dans son livre *Les Frontières de la Technique*, au chapitre six, Gustave Corçâo rapporte l'intérêt qu'il porta un temps à l'aviculture. En bon ingénieur qu'il était, aimant mêler théorie et pratique, il acheta un manuel qui débutait par ces mots : « la poule et les oiseaux domestiques en général peuvent être élevés par un homme ou par une femme. » Cette distinction lui parut tout d'abord inutile, insolite, ne présageant rien de bon quant aux détails qui seraient donnés sur l'alimentation ou la couvée des poules et des oiseaux domestiques. Le livre lui tomba des mains, et quelques mois plus tard, il abandonnait élevage des poules et ramassage des œufs. Plus tard, il s'intéressa au problème féminin ou mieux au mystère de la femme et c'est alors que la phrase en apparence saugrenue qui ouvrait le manuel d'aviculture lui revint en mémoire : « La poule et les oiseaux domestiques en général peuvent être élevés par un homme ou par une femme. » N'était-ce pas sous-entendre par contraste qu'il est des activités où le fait d'être homme ou femme ne laisse pas d'être indifférent ? L'important dans la phrase d'ouverture du manuel d'aviculture ne se trouvait-il pas dans l'étonnement, voire l'admiration de l'auteur reconnaissant qu'il y a des genres d'activités où la femme et l'homme peuvent travailler avec le même profit ? En d'autres termes, l'auteur affirmait que l'homme et la femme diffèrent en beaucoup de points mais qu'ils peuvent cependant tous deux élever des poules, ou bien – ajouterons-nous – se pencher avec le même agrément et le même profit sur les versions et les thèmes latins et grecs ou sur les sujets d'ordre philosophique. Pour ce qui est des exercices de mathématiques, nous en laisserons juges les professeurs qui nous lisent !

L'homme et la femme diffèrent en beaucoup de points et – précisons-le – lorsqu'ils s'adonnent aux mêmes tâches avec un agrément et un profit semblables, ils leur impriment cependant un style bien distinct. Il faudrait pouvoir comparer ici deux versions ou deux thèmes de même qualité ou mieux encore deux dissertations de philosophie ! Oui, « la différence des sexes allant jusqu'au bout des doigts » – la génétique le confirme –, il en résulte que l'œuvre accomplie garde toujours la marque de celui ou de celle qui l'a faite.

Mais pour quelle raison constater et souligner à plaisir ces différences ? Pour contrer la mentalité dominante qui prône l'uniformisation. Le désordre actuel se manifeste par l'informe, l'amalgame, l'absence de discrimination, l'amenuisement des différences. Pourquoi encore constater et souligner ces différences ? Pour les cultiver, les accuser au besoin et rendre femmes les femmes, hommes les hommes : aider les uns et les autres à devenir ce à quoi leur nature les prédispose. À la porte des classes du Cours Sainte-Catherine-de-Sienne, il pourrait être écrit : « Défense aux garçons d'entrer » ; à la porte des classes de l'école primaire Saint-Jean-Eudes, il pourrait être écrit : « Défense aux filles d'entrer », et ce pour le bien, l'épanouissement des uns et des autres, le temps de leur formation.

Certes, il est des circonstances spéciales, ajoutait Gustave Corçâo, où toutes les personnes d'une même communauté sont appelées à jouer des rôles semblables, dans l'urgence. La nécessité commande alors. Dans ce cas une certaine uniformisation s'impose. S'agit-il d'un début d'incendie, tous doivent se saisir de couvertures ou de tuyaux. S'agit-il d'une épidémie, tous devront apporter leur collaboration pour arrêter le fléau, mais là déjà, les tâches seront réparties : autres ceux qui soigneront les vivants autres ceux qui enterreront les morts. Mais le fonctionnement de la société aux mille facettes appelle à l'ordinaire, sauf exceptions, des solutions plus complexes. « Ce qui est normal est plus riche et plus compliqué que ce qui est anormal », nous dit Gustave Corçâo. Les affaires doivent être conduites de concert par des hommes et des femmes aux compétences différentes. Il ajoute : « Plus enfant sera l'enfant, plus féminine sera la femme, plus viril sera l'homme, plus nous tendrons à l'ordre vivant et véritable qui est au fondement du bonheur. » Tous sont appelés à œuvrer au bien commun mais en restant où ils sont et en étant ce qu'ils sont. À l'inverse, une prétendue émancipation féminine veut que la femme soit appelée à faire la même chose que les hommes et de la même manière que les hommes de sorte que ce féminisme n'est en vérité, selon le mot de Romano Amerio, qu'un *masculinisme*. Gertrude von Le Fort l'a bien relevé : « La culture contemporaine

substitue à la foi dans les puissances cachées la confiance en ce qui se voit : la force dans le domaine de la matière, la publicité dans le domaine de l'esprit. » La femme en souffre, quand même n'en prendrait-elle pas conscience, l'homme en souffre quand même n'en prendrait-il pas conscience. « En exagérant ce qui est proprement masculin, cette culture déforme les traits de l'homme resté seul. L'absence de l'une des deux parties de la réalité provoque toujours, conséquence fort importante, une altération de l'image de l'autre. La féminisation récente de nombre de professions ne saurait masquer ce masculinisme triomphant jusque dans l'habillement. Des carrières ont été ouvertes aux femmes à la condition qu'elles prennent l'homme pour modèle et qu'elles abdiquent peu ou prou leurs qualités propres. » C'est le choc en retour du Code Napoléon, issu de l'esprit des lumières, anti-féminin – Xavier Martin le démontre à l'envi, force citations à l'appui – qui avait exclu la femme de la vie publique. On pourrait écrire l'histoire publique du dix-neuvième siècle sans que la femme y apparaisse, la Sainte Vierge exceptée. La femme y a été réintégrée au vingtième, mais après qu'elle eut accepté de s'aliéner – le plus souvent inconsciemment – en adoptant les thèses féministes ou en se laissant imprégner par elles, thèses qui appellent au mimétisme du masculin, thèses sous-tendues par un complexe d'infériorité. A qui la faute en revient-elle ? A l'homme surtout qui a fait croire à la femme que la vie des hommes est plus intéressante, à la femme qui s'est laissée accroire, « que ranger un fichier est plus intéressant que ranger un tiroir » !

En quoi la femme a-t-elle accepté d'être déformée ? À l'école de Gertrude von Le Fort, reprise par Gustave Corçâo, nous pourrions dire que la femme a adopté le goût immodéré pour ce qui se voit, qu'elle s'est lancée dans la lutte pour le prestige avec toutes les manœuvres cachées pour obtenir le succès à quoi cette rage pousse. Notre société souffre d'une carence de vitamines féminines, et tout d'abord de l'absence de pudeur. Gustave Corçâo écrit : « le monde moderne a besoin d'un voile, symbole du monde féminin, invisible et patient. [...] En réclament ce voile, je ne veux pas seulement dire qu'il faut mettre en œuvre une campagne pour que les femmes s'habillent avec plus de modestie. Cette idée du voile demande à être comprise d'une façon plus générale. [...] L'homme moderne doit vraiment retrouver le goût pour les vertus voilées et la vie intérieure. S'il existe dans la vie de la cité une activité publique et dans la vie de l'Église un culte visible et public, il importe qu'en contrepartie, on trouve dans la famille et dans les âmes une mesure correspondante de vie intérieure. Sans cet élément, il manquera toujours le côté spécifiquement féminin [...] L'idée du voile comme élément essentiel de civilisation dépasse donc largement la simple question du vêtement. Il y une pudeur de la société comme il y a une pudeur des gens. Or la pudeur, la modestie, sont à la femme ce que le courage est à l'homme. »

A l'école de Gustave Corçâo, nous pourrions dire de plus que la femme a perdu la connaissance intime et connaturelle qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir, à se donner qu'à recevoir. Le don de soi est la plus féminine des tendances naturelles. Certes la femme donne moins au jour le jour que l'homme semble-t-il. Il est une espèce d'avarice féminine. Mais la manière pour une femme de se donner un jour est de se donner entièrement jusqu'à la vie au besoin, jusqu'au sang, gratuitement, libéralement. « Le deuxième trait qui défigure notre civilisation est la reconnaissance officielle des droits de l'égoïsme. Ne pas donner, telle est la devise inscrite sur l'étendard de notre siècle », termine Gustave Corçaô. Tout se vend, tout s'achète.

À ce que nous n'osons plus appeler notre civilisation, il manque, nous venons de le voir, deux éléments vitaux : le goût de la vie cachée et la primauté de la contemplation, d'une part ; et d'autre part le don de soi et le bonheur de servir. À ces deux points de vue, son sort se trouve en grande partie entre les mains des femmes et des femmes chrétiennes. Qu'elles regardent de nouveau ou plus que jamais vers Notre-Dame, s'efforcent de l'imiter et de la rendre présente parmi nous !



Friedrich von Armeling, La Jeune Fille

L'Ascension

Par l'abbé Philippe Nansenet

« Il fut enlevé en leur présence et une nuée le déroba à leurs yeux. »

Posons la question avec saint Thomas : Convenait-il au Christ de monter au Ciel ? N'eût-il pas mieux valu qu'il demeurât avec les siens tout au long de l'histoire de l'Église ? On ne peut pas ne pas se poser la question en nos temps calamiteux où nous ressentons le besoin d'un secours miraculeux pour ne point périr. Oui, vraiment, le Fils de Dieu ayant pris une nature humaine pour notre salut, n'eût-il pas été plus salutaire pour nous qu'il vécût toujours avec nous sur la terre ?

Que répondre ? Certes l'Ascension a retiré aux fidèles la présence corporelle sensible du Christ Seigneur, mais par sa divinité, et sous les espèces eucharistiques, il reste présent à jamais parmi nous : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles », « celui qui est monté aux cieux n'abandonne pas ceux qu'il a adoptés » (Saint Léon). D'autre part, ce qu'il nous faut admettre, ce dont il faut nous convaincre, c'est que la privation de la présence corporelle sensible de Jésus nous est plus utile que ne le serait cette même présence continuée sur la terre.

« Je monte vers mon Père et votre Père. » Quels avantages, l'Ascension de Notre-Seigneur au Ciel nous procure-t-elle ? Saint Thomas d'Aquin énonce des raisons d'ordre subjectif et des raisons d'ordre objectif. L'Ascension du Christ est la cause de notre salut par rapport à nous et par rapport au Christ Lui-même.

1° LES AVANTAGES D'ORDRE SUBJECTIF DE L'ASCENSION

a) L'Ascension augmente notre foi qui a pour objet des réalités invisibles.

Le Seigneur Jésus nous dit : « Lorsque l'Esprit-Saint sera venu...Il convaincra le monde au sujet de la justice..., au sujet de la justice de ceux qui auront cru », commente saint Augustin. Le Seigneur continue : « Je vais au Père et vous ne me verrez plus » ; « bienheureux ceux qui ne voient pas et qui croient. » Ce sera par la justice des fidèles que le monde sera condamné, car ils croient en Jésus sans le voir », commente saint Augustin.

b) L'Ascension relève notre espérance.

Michée prophétisait : « Il monte en frayant le chemin devant eux ». Le Christ en emmenant, en conduisant au Ciel la nature humaine qu'il avait prise dans le sein de la Vierge, nous a donné l'espoir de parvenir nous aussi au Ciel à sa suite. N'a-t-il pas dit : « Partout où sera le Corps, là se rassembleront les aigles » ?

c) L'Ascension de Notre-Seigneur élève vers les réalités célestes l'affection de notre charité.

Vous connaissez la leçon brève qui clôt l'office de Prime au temps pascal : elle est tirée de l'épître de saint Paul aux Colossiens : « N'ayez de cesse de rechercher les choses d'En-Haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu ; attachez-vous aux choses d'En-Haut et non à celles de la terre – Quae sursum sunt quaerite... quae sursum sunt sapite », car « où est votre trésor, là est votre cœur ». Et j'oserais continuer : Là où est votre cœur, là sera votre âme tout d'abord, puis votre corps, après le Jugement général. « Il vous est bon que je m'en aille - dit Jésus - car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas en vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Saint Augustin commente : « Les Apôtres ne pouvaient pas saisir l'Esprit-Saint tant qu'ils persistaient à ne connaître le Christ que dans sa chair. Mais lorsque le Christ se fut éloigné corporellement, non seulement l'Esprit-Saint mais encore le Père et le Fils leur furent spirituellement présents ». Commentons ce commentaire ! Après que les yeux de chair des Apôtres furent sevrés de leur objet – la vue du plus beau des enfants des hommes – les yeux de leur esprit s'ouvrirent pleinement au mystère de la Trinité adorable. La privation de la présence sensible de Jésus ouvrit de nouvelles perspectives à leurs saints désirs, suréleva leur amour, lui donna de nouvelles ailes, le fixa d'avance au Ciel par les inspirations de l'autre Paraclet : l'Amour personnel du Père et du Fils.

d) En outre, l'Ascension augmente notre respect pour le Christ.

Désormais, nous n'aurons plus la tentation de regarder Jésus comme un homme terrestre. Si nous le connaissions selon la chair mortelle, nous serions enclins à penser qu'il n'est qu'un homme supérieur. L'Ascension fait à jamais barrage à ce rapetissement ; elle interdit définitivement cette déviation.

2° LES AVANTAGES D'ORDRE OBJECTIF

Si l'Ascension du Christ est la cause de notre salut par rapport à nous, elle l'est également par rapport au Christ lui-même. Autrement dit : indépendamment de la contemplation du mystère qui exerce, nourrit, soutient les vertus de foi, d'espérance, de charité des baptisés ; qui augmente leur respect pour le Verbe fait chair, l'Ascension du Christ procure aux hommes des avantages d'ordre objectif.

a) En montant au Ciel, le Christ nous a tracé le chemin.

Il nous a ouvert la voie pour que nous aussi, nous montions au Ciel, pour que nous aussi, l'heure venue, nous l'empruntions, d'abord avec notre âme, puis avec notre corps, après le Jugement dernier. « Je vais vous préparer une place – Vado preparare vobis locum. » Jésus - pareil à un divin fourrier - pourvoit à notre futur logement au Ciel ! Jésus est notre tête, et nous sommes ses membres. Là où la tête a passé, les membres vivants de l'Église passeront, ont commencé de passer. « Il faut que là où je suis, vous soyez vous aussi – *Ut ubi sum Ego et vos sitis*. » N'est-ce pas déjà le cas des âmes libérées de la captivité des limbes, captivité où le péché d'Adam les avait réduites ? Elles ont été emmenées au Ciel dans le sillage du Christ le jour du grand Triomphe ! Et les âmes des élus jouissent dès à présent de la vision intuitive de l'essence divine. Jean XXII, pape d'Avignon, par intempérance théologique, le niait. Pressé de toutes parts, il rétracta son erreur sur son lit de mort.

b) De plus, si Jésus est au Ciel, c'est afin de représenter ceux qu'il a acquis par le versement de son sang, et d'intercéder en leur faveur.

« S'il est entré au Ciel, c'est afin d'intercéder en notre faveur – *Intravit in caelum ad interpellandum pro nobis*. » (Hébreux 7) Sa nature humaine, introduite au Ciel, par sa présence même est une intercession pour nous. En Jésus, le Père a exalté la nature humaine. Ne prendra-t-il pas en pitié ceux pour qui son Fils a pris cette nature ?



Francisco Camilo, l'Ascension

c) Enfin, le Christ siégeant dans les Cieux comme Dieu et Seigneur, envoie de Là-Haut les biens divins aux hommes.

« Il s'est élevé au-dessus des cieux...afin de remplir toutes choses » (Ephésiens), afin de les remplir de ses Dons. C'est de lui, de sa plénitude, que nous recevons grâce sur grâce.

Conclusion

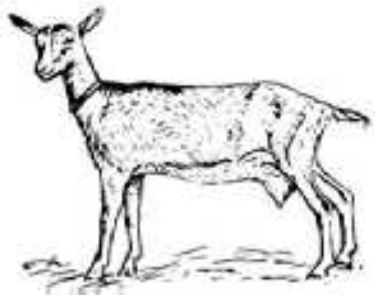
Jésus s'est élevé au Ciel par sa propre puissance, autrement dit et par sa vertu divine et par sa vertu humaine de gloire, tandis que Notre-Dame a été élevée au Ciel par la puissance de Dieu. C'est pourquoi il est parlé d'Assomption de la Sainte Vierge et non pas d'Ascension. Que la Vierge, réunie à jamais à son Fils au jour de son Assomption – malgré nos fautes, nos infirmités, nos faiblesses, nos lenteurs, nos retards pour répondre à la grâce – nous tende ses bras maternels à l'heure de la mort et nous accueille en Paradis.

La chèvre de monsieur Seguin

Par l'abbé Axel Heuzé

Parmi les nouvelles des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, *la chèvre de Monsieur Seguin* est celle qui illustre bien la tentation qui pourrait – prêtres et fidèles – nous atteindre lorsque les sirènes romaines ne cessent de se faire entendre dans nos rangs. Et ce, depuis des décennies maintenant. Monseigneur Lefebvre avertissait déjà les prêtres de la Fraternité Saint Pie X de bien s'installer dans les prieurés car, pour lui, la crise qui touchait l'Eglise devait durer. Et plus elle dure, plus cette révolution ecclésiastique fait des dégâts dans ses rangs. Mais pour l'heure, revenons à notre conte qui est d'une terrible actualité : « Gringoire, tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre. »

L'attrait de la liberté peut être une qualité s'il sert la vérité, ou un défaut s'il est esclave de l'erreur. Malheureusement, les nombreux exemples de prêtres et de fidèles avant nous qui ont eu cet élan vers la « liberté » nous montre à chaque fois que c'est le loup – ou la louve, à la fin, qui triomphe sournoisement des meilleures intentions du monde.



Un jour, la chèvre se dit en regardant la montagne :

– Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite corde (entendez les commandements de Dieu et la discipline de l'Église) *qui vous écorche le cou !... Les chèvres, il leur faut du large.* Et il en faut du choix à certains adeptes de la liberté dans la Tradition pour pouvoir choisir à leur convenance ou selon leurs commodités n'importe quelle messe, n'importe quelle « fraternité ». De toute façon c'est la même liturgie, peut-on entendre !

Alors il leur semble que c'est toujours mieux en dehors : « À partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa corde, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mê. !... tristement. » Écoutez aujourd'hui les mêmes plaintes : les chapelles sont laides, tombent en ruine, les gens sont peu accueillants voire même suspicieux et désagréables, l'abbé nous rabâche sans cesse les mêmes règles... c'est ennuyeux. Par contre je connais la chapelle de la Fraternité Saint-Pierre ou bien j'ai des amis au Christ-Roi et on s'y sent bien mieux accueilli, pas du tout regardé de travers ni jugé, la liturgie est aussi belle et les églises, c'est quand même mieux !

Et le piège tant de fois répété se referme. *Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête* [...] *Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir.* Et le soir, dans l'Evangile de saint Jean signifie l'heure des ténèbres.

Je ne vous raconte pas la triste fin de ce conte car vous la connaissez déjà.

Combien d'âmes se sont égarées ainsi, préférant les ors à la vérité et oublieux de ces sages paroles de saint Athanase, défendant seul au IV^e^ siècle la divinité de Notre-Seigneur contre tous : « Ils ont les églises, nous avons la foi. » Beaucoup n'en sont pas revenus et beaucoup n'en reviendront pas, c'est ainsi. La foi ne se décline pas à toutes les envies ou facilités que la mobilité nous propose. Seule la Vérité peut nous rendre libres (Jean VIII, 32) et la vérité intégrale, sans compromission, ici c'est notre pauvre petite chapelle de la Fraternité Saint Pie X.

Charité bien ordonnée...

Par l'abbé Frédéric Weil

L'adage est bien connu « charité bien ordonnée commence par soi-même ». Mais on dirait avec bien plus de justesse que la charité commence d'abord par Dieu. Nous devons en effet l'aimer bien plus que nous-même, puisque nous n'existerions pas sans Lui. « Si quelqu'un vient à Moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, *et même sa propre vie*, il ne peut être Mon disciple.[1] » «S'il ne hait pas son père», autrement dit, s'il ne me préfère pas à son père, tel est le sens de cet hébraïsme.

C'est dans cet amour de Dieu que se trouve le fondement de tout amour surnaturel. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit, et de toute ta force. C'est là le premier commandement. » Mais aussitôt Notre-Seigneur ajoute « Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. »

Et ces deux-là sont indissociables : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur.[2] » La raison qui nous fait aimer Dieu doit nous faire aussi aimer le prochain, qui est une créature de Dieu. Mais tout cela suit un ordre bien précis, que saint Thomas d'Aquin a longuement détaillé[3]. En effet, s'il faut aimer son prochain comme soi-même, c'est bien qu'il faut d'abord s'aimer. L'amour de soi apparaît comme le maximum de l'amour que l'on peut donner au prochain. Ajoutons aussi que tout homme est corps et âme et notre corps n'a pas une aussi grande valeur que l'âme des autres. D'ailleurs, il est louable au plus haut point de donner la vie de son corps pour les autres : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis[4]. »

Ainsi, on peut établir l'ordre suivant : Dieu, notre âme, l'âme du prochain, notre corps, le corps du prochain. Cet ordre de la charité a une importance capitale, et des conséquences pratiques. Beaucoup de péchés peuvent être vus comme un désordre de la charité. Le péché mortel n'est que bien rarement la haine directe de Dieu. Il consiste bien plus souvent à le détrôner de la première place qu'il doit tenir dans notre âme pour ne lui laisser que le second rang. Bien des scandales font passer notre corps avant l'âme du prochain. Entre autres exemples, les tenues estivales légères choisies par confort pour le corps mais qui blessent les yeux des âmes fragiles.

Bien des péchés viennent encore du fait que l'on préfère le corps à l'âme. « Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui hait sa vie *dans ce monde*, la conserve pour la vie éternelle.[5] » Le pécheur nuit à son âme en recherchant les plaisirs désordonnés. Il se déteste en réalité profondément et il sera la cause de son propre châtiment. Depuis le péché originel, l'homme se détruit lui-même, et il serait déjà réduit à néant s'il n'y avait l'aide de la grâce divine.

Au contraire, celui qui a l'amour vertueux de lui-même recherchera d'abord à acquérir la vertu, à faire le bien pour mériter son ciel. C'est en cela que l'on comprend mieux l'adage « charité bien ordonnée commence par soi-même ». La meilleure manière de réaliser cette charité envers soi est en réalité d'être exigeant pour soi, et bon pour les autres. C'est aussi de travailler au salut des autres : « Qui sauve une âme, sauve son âme », dit l'adage tiré de l'épître de saint Jacques[6]. Ce sont les saints du ciel qui ont vraiment réalisé cet ordre.

L'ordre parmi les prochains

Mais il faut aller plus loin. En effet, il y a également un ordre dans la charité envers les « prochains ». Le mot lui-même indique cet ordre, qui se réalise selon la proximité. Quand le pharisien demanda à Notre-Seigneur : « qui est mon prochain ? », il se voit répondre par cette belle parabole du bon samaritain. Celle-ci nous montre ce prêtre, ce lévite, et ce samaritain passant chacun *à côté* de l'homme blessé, mais seul le samaritain s'est *approché* de l'homme pour le soigner. Le

1. Saint Luc XIV, 26.
2. Saint Jean, IV, 20.
3. *Somme Théologique*, I^{a} II^{æ}, q. 26.
4. Saint Jean XV, 13.
5. Saint Jean, XII, 25.
6. Saint Jacques V, 19.

prochain est tout simplement celui qui est à côté de nous parce que la divine Providence l'a placé sur notre chemin d'une manière ou d'une autre.

Il y a en revanche beaucoup de manières d'être proche de quelqu'un : proximité du sang, du mariage, de la foi, d'une même culture, d'une même nation.

Là encore, il y a beaucoup d'applications concrètes : donner la préférence à celui qui est à côté de nous plutôt qu'à celui qui est à l'autre bout du téléphone. Donner la préférence à la famille de sang plutôt qu'aux amis. Saint Paul est très sévère sur le soin qu'il faut apporter à sa famille : « Si quelqu'un ne prend pas soin des siens, surtout de ceux qui vivent avec lui, il a renié sa foi : il est pire qu'un infidèle[7]. »

Saint Paul encourage également à la charité entre membres de l'Église : « C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux qui sont de la famille de la foi[8]. » Dans le contexte actuel, c'est bien entendu d'abord une foi intègre qui doit nous rapprocher. On devrait pouvoir dire de nous comme Tertullien voyait qu'on disait des premiers chrétiens : « voyez comme ils s'aiment ».

Enfin, il y a les cas délicats dans lesquels la proximité du sang ne va pas de pair avec celle de la foi. Il nous est parfois difficile de choisir entre les deux : le prochain peut être soit proche de Dieu, qui est le principe de tout amour, soit proche de nous. Saint Thomas use d'une distinction pour résoudre le problème : à ceux qui sont plus proches de Dieu, il faut leur souhaiter un plus grand bien ; et à ceux qui sont plus proches de nous mais plus éloignés de Dieu, il faut leur souhaiter un moins grand bien, mais avec plus d'intensité. Ainsi une mère dont le fils est éloigné de Dieu souhaitera qu'il se convertisse avec une grande intensité. Mais à l'enfant d'une autre qui est pieux, elle lui souhaitera une plus belle place dans le ciel avec cependant moins de vigueur.

Désordres actuels

Les temps actuels ne présentent pas seulement un refroidissement de la charité, mais également un désordre dans son exécution.

Ainsi, dans l'Église conciliaire, on favorise les œuvres de miséricorde corporelle au détriment des œuvres de miséricorde spirituelle. On se tourne d'abord vers les « périphéries existentielles », vers les « frères séparés », et cela au détriment de la foi catholique.

Dans la société, on favorise l'invasion migratoire sous prétexte de charité, mais qui se soucie de la charité envers notre propre société, notre propre culture, notre religion, qui sont menacées par ces afflux massifs ? Nous et nos proches seront les premiers à en pâtir. Et si notre société perd toujours davantage la foi et sa culture, qu'aura-t-elle à apporter encore à ces migrants ? On s'inquiète beaucoup pour leur corps mais on méprise leur âme.

Le Pape n'est pas en reste dans cette inversion, lui qui a accueilli au Vatican une famille musulmane au mépris des chrétiens d'Orient.

Dans les affaires de justice également, la société actuelle montre beaucoup de laxisme envers les criminels en prétextant la bonté envers ceux-ci. Mais qui se soucie de la charité envers les futures victimes ? Chaque crime impuni mine toujours davantage la société et nuit à tous les innocents. Le policier qui abat un terroriste ne fait sans doute preuve d'aucune mansuétude envers ce terroriste, mais c'est bien évidemment pour préserver la vie des autres. La charité s'excerce d'abord envers les bons avant les mauvais, même si elle s'étend jusqu'à ces derniers.

Même la peine de mort est une charité envers tous ceux qu'elle préserve des crimes ainsi punis. Quand l'attaque à main armée était passible de la peine de mort, les criminels le savaient bien, et évitaient d'aller jusquelà. Par l'abolition de la peine de mort, aujourd'hui prônée par le Pape François, on refuse de tuer des criminels et par conséquent, on cause indirectement la mort d'innocents ou d'autres graves désordres.

Conclusion

La charité ne souffre aucune limite à son application. Notre-Seigneur l'étend même magnifiquement jusqu'aux ennemis : « Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient[9] ». Mais même sans limite, elle suit un ordre. Sommes-nous prêts à mettre le soin de notre âme et même de l'âme des autres avant le soin de notre corps ? Et surtout avant toute chose, gardons à Dieu à tout jamais la première place, ainsi que le disait sainte Jeanne d'Arc : « Messire Dieu, premier servi ».

7. I Timothée V, 8.
8. Galates VI,10.
9. Saint Matthieu, V, 44.

Jubilé sacerdotal du Père Jean O.F.M. cap.

Par l'abbé Philippe Nansenet

Nous voici trente ans après les sacres, trente ans après l'*opération survie de la Tradition*, et vingt-cinq ans après votre ordination sacerdotale à Écône, le 29 juin 1993. Avec l'assentiment, la complicité de Mère Diane-Marie, nous avons voulu vous réserver la surprise et la joie d'une Messe solennelle en ce début de matinée. Cette joie rejaillira sur votre chère Maman ici présente, et redoublera celle de votre Père défunt certes, mais vivant au Ciel. En entrant dans la chapelle, peut-être avez-vous craint d'avoir à improviser un sermon en apercevant le pupitre dans le sanctuaire. Vous êtes maintenant rassuré !

Souvenez-vous : nos confrères, les abbés Onoda et Gueguen, les plus petits de taille, ouvraient la procession des dix-sept ordinands parmi lesquels vous étiez le seul religieux. Souvenez-nous : au retour de la cérémonie, nous entourions la statue de saint Pie X et vous posiez à l'extrême gauche, ou plutôt à l'extrême droite de Mgr de Galarreta ! Les trois autres évêques auxiliaires de la Fraternité étaient présents ainsi que le Supérieur général, M. l'abbé Schmidberger. Deux mille cinq cents fidèles s'étaient déplacés pour honorer le sacerdoce.

En substance, que venait de nous dire Mgr de Gallarreta ? Qu'une cérémonie d'ordination nous place au cœur du mystère de la Rédemption ; qu'elle fait goûter la charité de Dieu à laquelle nous croyons : *Credidimaus caritati*, n'était-ce pas la devise épiscopale de Mgr Lefebvre, tirée de saint Jean ? Que venait-il encore de nous dire ? Qu'une cérémonie d'ordination organisée un 29 juin ne pouvait être qu'une fête de la Romanité. Il enchaînait alors : cinq ans après les sacres, nous sommes demeurés fidèles à l'Église catholique, nous n'avons rien ajouté, rien retranché, nous n'avons dévié ni à droite ni à gauche ; notre position peut se résumer dans une autre devise, celle du cardinal Ottaviani : *Semper idem* !

Mais qui veut la fin veut les moyens, et c'est ici – continuait-il – qu'il faut rendre hommage à Mgr Lefebvre. Sans les sacres, nous aurions perdu la force et la liberté de prêcher l'Évangile sans compromis, en un temps où les autorités suprêmes de l'Église s'éloignent de façon impressionnante de la foi catholique, en un temps où elles établissent la religion de l'homme qui se fait Dieu, en un temps où le modernisme est passé dans toutes les institutions de l'Église officielle, où il a injecté son venin jusque dans les entrailles de l'Église. Oui, de même que saint Pie X avait pris comme programme de son pontificat l'*omnia instaurare in Christo* de saint Paul et s'était appliqué à le mettre en œuvre au milieu d'innombrables contradictions, de même aujourd'hui mais en sens inverse le Vatican de manière pertinace, s'applique à découronner Notre-Seigneur et entraîne *nolens volens* des millions de baptisés à une apostasie soit silencieuse soit fracassante. Oui, qui verse dans l'hérésie latente, pour le moins, et le schisme larvé ? Ceux qui nous condamnent et nous disent en *communion imparfaite* selon leur terminologie tirée d'une nouvelle ecclésiologie, tirée du chapeau du concile ! Ils désobéissent à la foi catholique.

Cette ordination avait lieu peu après la parution du prétendu *Catéchisme de l'Église Catholique* dont notre directeur, M. l'abbé Simoulin avait dès l'abord décelé le vice de fond. Mais *les ralliés* – selon l'expression du cardinal Decourtray — s'en faisaient les chantres. Ils avaient capitulé. Ils avaient souscrit à un contrat : *do ut des*, je te donne, tu me donnes. Et Mgr de Galarreta de citer alors la célèbre déclaration du 21 novembre 1974 : « Nous refusons et nous avons toujours refusé de suivre la Rome de tendance néo-moderniste », il ajoutait, lui qui aujourd'hui est le premier assistant de la Fraternité : « ... et nous refuserons toujours de la suivre. » « En revanche – précisait Mgr Lefebvre - nous adhérons de tout cœur, de toute notre âme à la Rome catholique, gardienne de la foi catholique et des traditions nécessaires au maintien de cette foi, à la Rome éternelle et maîtresse de sagesse et de vérité. » *Semper idem* !

Nous aussi à notre petite place, nous défendons la primauté pontificale, le Siège de Pierre. Nous défendons cette primauté que la collégialité vient contredire à son fondement même, couper en quelque sorte à sa racine. Nous défendons le pouvoir d'ordre, autrement

dit le pouvoir de sanctification du pape et des évêques, pouvoir que l'œcuménisme relativise, puisque les fausses religions qui ne sont plus dites telles sont présentées comme des moyens de salut. Nous défendons le pouvoir de juridiction du pape, son *munus docendi et son munus gubernandi* que la liberté religieuse mal entendue, qu'une liberté religieuse dégénérée en licence pulvérise, chacun étant renvoyé en définitive à sa conscience. Dans ce domaine, nous sommes passés du mauvais au pire : d'un droit négatif à l'immunité de contrainte, avec Dignitatis Humanae, à un droit positif avec le discours de Benoît XVI, au Liban.

Soyons-en bien persuadés, nous sommes malgré bien des insuffisances les serviteurs du Vicaire du Christ. Nous le défendons au besoin contre lui-même, contre l'*autodestruction* qu'il opère. Nous sommes attachés à l'unité de l'Église *sub Petro*, à l'unité de l'Église dans l'espace autrement dit à son universalité ; à l'unité de l'Église dans le temps autrement dit à son apostolicité. Nous gardons les sacrements qui ont fait les saints, le Saint Sacrifice de la Messe tel qu'un saint Camille de Lellis ou un saint Vincent de Paul l'ont célébré. Par Romanité, nous sommes antilibéraux, nous sommes attachés aux enseignements traditionnels de Rome, aux Pères et aux Docteurs, à saint Thomas tout particulièrement, et vous peut-être à saint Bonaventure ! Ce combat que vous menez cher Père à votre poste de religieux de l'ordre séraphique, ce combat que nous menons nous aussi au sein de la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X, ce combat qui nous unit, plus rude que bien des batailles d'hommes, pour le mener à bien, nous devons le poursuivre dans la dépendance d'amour la plus étroite possible à Jésus-Christ, notre Sauveur : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments ». Attaché à Jésus, vous l'êtes par le baptême, les vœux de religion en tant que fils du Poverello, la confirmation, le sacerdoce, la grâce dans laquelle vous devez, nous devons croître sans cesse. *L'unique chose nécessaire* – disait notre sainte Thérèse – *est de s'unir de plus en plus à Jésus*, pour accomplir sa tâche ici-bas, pour son salut et celui des âmes, sans en rien omettre, dans l'Église fondée par Jésus, par le recours incessant à l'intercession de notre Mère du Ciel.

Le 27 juin dernier, jour du grand départ pour les congés d'été au Cours Sainte-Catherine-de-Sienne, une maman que je ne connaissais pas m'aborda pour me dire ces quelques mots simples, touchants, profonds : « je vous remercie d'être ce que vous êtes, un prêtre ». Cher Père Jean, en ce 13 juillet, nous tous présents, nous vous remercions d'être ce que vous êtes : un prêtre et un religieux. Nous vous assurons de notre union fraternelle dans les cœurs de Jésus et de Marie, dans le cœur de Jésus et de Marie, dirait saint Jean-Eudes, tellement ils ne font qu'un par leur vouloir. Alors, cher Père, bénissons-nous mutuellement, *oremus pro invicem*.

Ainsi soit-il

Ont fait leur profession de foi :

- *Au Cours Sainte Catherine de Sienne, le 9 juin :*
  - *Daria d'Anselme*
  - *Philomène Bertrand*
  - *Jeanne Bourges*
  - *Odile Champinot*
  - *Isaëlle Gravent*
  - *Marie Guivarch*
  - *Anthille Henri*
  - *Victoire Juge*
  - *Flamine Lajoinie*
  - *Marie-Liesse Lambert*
  - *Camille Laroche*
  - *Blanche Ouazana*
  - *Cécile de Phily*
  - *Marie-Alix Quillon*
  - *Gwendoline Rioualec*
  - *Gersende de Saint-Maur*
  - *Mélanie Thomas*
- *A Caen, le 17 juin:*
  - *Saphira Rosine*

Ont fait leur première communion, le 27 mai :

- *A Caen :*
  - *Freya-Jeanne Corniou*
  - *Mathilde Lemirre*
  - *Victoire Bui-Trong*
  - *Ombeline Darras*
  - *Angéline Gravent*
  - *Baptiste Gambillon*
  - *Amaury Lenoir*
- *A Saint-Ursin :*
  - *Mélina Acremann*
  - *Salomé Acremann*
  - *Jade Acremann*
  - *Paul Paquin*

Ont été régénérés dans les eaux du baptême :

- *Sixtine Wagner, le 13 juillet*
- *Félicité Chrissement, le 31 juillet*
- *Louis-Marie Acremann, le 19 août*

A reçu les honneurs de la sépulture ecclésiastique :

- *Marcel Sagean †, le 10 juillet*